

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Naissance d'un discours poétique
Comme parfois respire la pierre d'Alain Lessard

Maurice Soudeyns

Number 31, Fall 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39981ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Soudeyns, M. (1983). Naissance d'un discours poétique : *Comme parfois respire la pierre* d'Alain Lessard. *Lettres québécoises*, (31), 72–72.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Naissance d'un discours poétique: Comme parfois respire la pierre

d'Alain Lessard

Il est aussi étrange de parler de «relève» que de parler de «génie» car en somme, qu'est-ce que la relève sinon le génie en herbe? Cela dit, si son objectif est de porter plus loin l'apprentissage de l'écriture, alors il faut ajouter que le bagage d'Alain Lessard n'est pas suffisant. Récipiendaire du prix Octave-Crémazie (1983), pour son recueil intitulé: *Comme parfois respire la pierre*, le poète nous convie à un exorcisme lyrique en 80 pages brillamment illustrées par M. Yves Lessard. Sous cet angle, la poésie demeure pour moi ce que la littérature était pour Bataille, c'est-à-dire «coupable».

L'itinéraire de l'auteur n'est pas bien compliqué. En fait, c'est dans la première partie: «de pierre parfois», que Lessard brouille le mieux les cartes (la parole découverte et libérée y est encore exempte des «petits soupirs quotidiens»). Il s'agit de la nécessité d'écrire, un point c'est tout.

*le combat vise l'organique
algèbre*

*ontologique alchimie si nous sommes pierres
en cet espace déterminant je suis l'otage de
l'écriture*

Dans «l'épaisseur du grain», le poète nous entraîne tant bien que mal à l'intérieur du cercle où nostalgie d'un passé révolu (envahi), conquête du pays et promesses de jours meilleurs se recourent modérato. Lessard taille sa pierre.

*(...) les portes sauteront tous les verrous
(...) de retour au pays natal en sol appâté toutes
frileuses lumières d'opaque nuit lorsque oc-
tobre dégorge son venin*

En traversant «poids d'impression», on se surprend à constater combien l'auteur possède subitement ses outils. Il faut dire que si l'alignement traditionnel des vers n'y est peut-être pas pour grand-chose, il a tout de même le mérite d'éviter la surcharge. En effet, *Comme parfois respire la pierre* peut paraître ardu à la lecture à cause de la disposition particulière des vers de Lessard qui demandent d'être reportés en fin de ligne. Nulle part ailleurs la poésie de l'auteur n'est mieux assumée. Il le prouve dans deux ou trois beaux poèmes surréalistes (le poète polit sa pierre):

*cette mort petite
globule du sang
au jour le jour globale*

Puis nous arrive: «louvoisement de la pierre» où le poète s'est enfin vu, et du même coup la muraille (de style) qui l'entoure. Que tentera-t-il, faire éclater le langage ou faire le tour du piège? On passe une dernière fois l'acquis en revue. Une odeur de réchauffé se fait sentir, et l'auteur s'embourbe dans une longue et fastidieuse envolée alambiquée à souhait. Tout y passe: de la «chapelle ardente» au «concierge blême», des «photos couleurs» au «soleil des saisons continentales», des «bijoux en chaîne» au «goût vinaigré du vin mal en point», et aux questions, sans réponses parce que gratuites, du genre: «que ne savions-nous pas le sens de cette limite» ou «le savaient-ils ceux qui s'échappaient de leurs os» (...). La bête s'épuise.

Quant à «lancer à perte de vue», dernière représentation, elle reste fidèle à ce qu'elle annonce (le sacrifice viendra à temps). Tout est dit. Tout est joué et tout est perdu. Secours éphémère: de-ci delà, l'usage de la langue parlée, quelques invectives, une maigre révolte, rassemblés dans un assaut final digne des grandes odes, à grands coups de leitmotiv en trois dimensions: «il n'y a plus d'errance», «il y a longtemps» et «cercle de la bête». Stand by prolongé... comme il le dira lui-même.

À première vue, le livre plaît. C'est avec son corps que le poète investit celui de la poésie. L'usage

abusif des vocables: regard, geste, yeux, ventre, main, silence, sang, sel, air, nuit, temps, etc., est sans équivoque à cet égard. Ici, point d'échafaudages complexes sur la forme et le sens du langage. On a misé sur le style, sur l'effet à produire, et c'est finalement assez peu du côté métaphores, lesquelles pour réussies qu'elles sont, n'en demeurent pas moins prévisibles et répertoriées. Leur intelligibilité est immédiate (ce qui n'est pas un tort). On a joué gagnant. Il en résulte que le rythme s'en ressent comme pris de vitesse par le style.

Je ne crois pas, d'autre part, que ce recueil accuse de retard historique. Si l'on entend qu'il en accuse un sur la modernité, c'est certain. Mais il est plus important d'être poète que d'être moderne, surtout quand on commence.

Enfin, ce n'est pas à la maturité du verbe que nous convie Alain Lessard, mais à la naissance d'un discours poétique, discours qui, pour s'inspirer d'auteurs célèbres (Paul-Marie Lapointe entre autres; il ne s'en cache pas), n'est pas dénué d'autonomie; qui va aux confins d'un imaginaire tout aussi «naissant». On ne lui en demandait pas plus. Reste à savoir si Alain Lessard contempera sa pierre...

Maurice Soudeyins

